

HAMADA

Au milieu du désert du Sahara en Algérie, dans un environnement aride et rude, où l'on entend que le souffle du vent et le moteur de vieilles voitures, le jeune Sidahmed rêve de quitter le camp de réfugiés Sahraoui. Un par un, les jeunes désertent le camp et s'exilent vers l'Europe. Pour Sidahmed et ses amis Zaara et Taher qui sont restés, les jours se suivent et se ressemblent.

Ils passent leurs journées à réparer des voitures qui ne les mènent nulle part, à discuter de changements politiques qui n'arrivent pas, à s'amuser tout en rêvant d'une vie meilleure. Contre la morosité du quotidien, ils usent du pouvoir de la créativité et de l'imagination pour dénoncer la réalité qui les entoure et pour se s'épanouir au-delà des frontières de ce territoire aride. Le titre du film, *Hamada*, est un terme arabe qui signifie « vide » ou « inanimé ». Mais si les paysages sablonneux et désertiques du Sahara semblent être à l'image de ce titre, l'humour et l'enthousiasme des personnages viennent contredire la réalité du camp et des pressions quotidiennes vécues par les réfugiés Sahraoui. En particulier grâce à Zaara, jeune femme charismatique et amusante au caractère tenace, qui fait souffler un vent d'espoir et de liberté dans le camp. Contrairement à ses amis masculins, elle n'a pas l'intention de quitter le camp. Elle s'y adapte et s'y construit. Elle passe le plus clair de son temps à apprendre à conduire ou à chercher un emploi, malgré ses minces qualifications et son manque d'expérience. Zaara peut parfois sembler déconnectée de la réalité. Mais sous ses airs candides se cache une admirable persistance, qui porte ses fruits jusque dans les derniers moments du film. Pendant ce temps, Sidahmed réussit sa quête et atteint l'Espagne, pour finalement découvrir que « tout y est horrible », insiste-t-il, lors d'une conversation par téléphone avec ses amis (le film ne quitte jamais le désert). Il semble manifestement trop habitué aux rythmes et à l'atmosphère particulière des camps Sahraouis. Le réalisateur Galicien Eloy Domínguez Serén parvient à dresser un portrait fascinant de cette jeunesse Sahraouie en adoptant une approche effacée de ses sujets et si naturelle qu'il semble avoir atteint une sorte d'invisibilité. Le film conjugue des moments d'intimité rares auprès de ses personnages avec des observations sensibles du camp.

—J.V.G

Réalisé par Eloy Domínguez Serén
— mardi 19 mars à 19h

AUJOURD'HUI

Séance Front(s) Populaire(s) #5
 Le cinéma moteur de la lutte
 16h50 El impenetrable, 2012
 20h Chaco, 2018
 Films de Daniele Incalcaterra,
 en sa présence

Retrouvez tous les jours les articles dans leur version intégrale sur cinemadureel.org

LOS QUE DESEAN

Les pigeons, révélateurs du cœur des hommes ? Cette question à priori absurde parcourt ce court-métrage minutieux d'Elena López Riera, qui décortique la journée d'une compétition de « pigeons séducteurs » : ils sont ici jugés sur leur capacité à rester le plus longtemps aux côtés d'une femelle, après s'être vu gratifier en amont d'une longue période d'abstinence et s'être fait teindre les ailes de couleurs fluorescentes destinées à ce qu'on puisse les reconnaître plus aisément. Anthropomorphisme assumé, projection de désirs inavoués, nostalgie de l'amour courtois qui avait cours au Moyen-Âge ? La motivation de ces propriétaires - uniquement masculins - de pigeons peints reste en suspens. Certaines âmes simples pourraient objecter que c'est seulement pour la beauté du geste, pour prendre du bon temps avec ses amis, pour profiter de ces envois multicolores à la beauté plastique saisissante, surtout dans ces décors désertiques du sud de l'Espagne. Pourtant, les différents articles du « Reglamento de la Federación Valenciana de Colombicultura » qui sont égrenés en voix-off tout au long du film sont là pour nous rappeler qu'on a affaire ici tout autre chose qu'un hobby. Plutôt qu'interroger ces hommes et leur infliger une psychanalyse sauvage - qui ne ferait que répéter ce qui est déjà présent à l'image -, la réalisatrice nous laisse devant un matériau qui résiste à toute interprétation, paré d'un titre aux résonances multiples.

—S.M

Réalisé par Elena López Riera
— mardi 19 mars à 21h

ALTIPLANO

Altiplano ne réinvente pas seulement le film de paysage. Il fausse compagnie à la quiétude du promeneur, et convoque un théâtre perturbé, instable, dont on chercherait à reconstruire le décor et les couleurs. Décor antique du moins, comme la feuille de décor : surface plane qui est finalement la matière même du cinéma, éternellement privé de l'intériorité du monde, et d'une troisième dimension qu'il ne cesse de rechercher. Aussi peut-on se demander si Malena Szlam n'admet pas l'échec de l'outil-caméra à transpercer la surface, dont l'alternative serait peut-être d'empiler les plans, superposer les reliefs et travailler les échelles pour atteindre la profondeur. Imaginer ce qui bouillonnerait plus loin que nos yeux ne peuvent le percevoir. *Altiplano* est-il une promenade dans l'espace, ou la démente d'une géographe voyageant dans l'Histoire altimétrique de la Cordillère des Andes ? Mystère aussi grand que celui de savoir si le son évoque les pas d'un promeneur à altitude zéro, ou les échos d'un bouillonnement profond, plus ancien. Mais curieusement, le film est le plus émouvant lorsque les plans construisent un point de vue à taille humaine, et se contentent d'esquisser le bleu du ciel, ou les rides d'un sol. Comme si par le plus simple regard, Malena Szlam accomplissait ce grand fantasme de stratigraphe : n'avoir qu'à baisser la tête pour traverser les âges, et la lever pour rêver d'un temps où les montagnes seraient plus grandes encore.

—C.H-F

Réalisé par Malena Szlam
— mardi 19 mars à 19h

FORBACH SWING

Dans une maison de Forbach, les conversations et la caméra de Marie Dumora s'attardent sur une photographie commémorant l'hommage rendu à la Sainte-Vierge de Lourdes par les membres d'un orchestre manouche local. Par le biais de cette image, la cinéaste révèle l'essence de cette communauté, un peuple lié mélodieusement par la foi et religieusement par la musique. Dans les trois rues du quartier du Holveg dit « le trou », une ribambelle de musiciens essayent, avec détermination et panache, de perpétuer leur héritage musical auquel ils greffent des influences de jazz et de soul. Du quotidien qu'elle partage avec eux, Marie Dumora ne garde que les moments d'allégresse où, instruments à la main, ils jouent et composent leurs propres standards loin des inconvénients ordinaires laissés, judicieusement, en dehors du cadre. Elle saisit l'épanouissement de la musique dans les moindres interstices de leur vie domestique : un trajet en voiture permet de chanter du Michel Legrand ; le salon d'une grand-mère aimante devient le tournage d'une reprise de Michael Jackson. Par sa caméra, la documentariste salue une communauté-orchestre qui, par le biais de la musique, s'est construite sa propre mémoire et ses propres héros - à l'instar de Dorado

Schmitt, guitariste légendaire admiré par la génération suivante. Avec *Forbach Swing*, Marie Dumora continue son exploration d'un territoire oublié par le cinéma, voire le documentaire français : l'Est de la France. En filigrane, cette chronique musicale se révèle être une œuvre politique et engagée pour

« La cinéaste révèle l'essence de cette communauté, un peuple lié mélodieusement par la foi et religieusement par la musique »

la reconnaissance des musiciens manouches dans une France gangrenée par le racisme. À travers les démarchages des bars et des restaurants alentours, la cinéaste enregistre la xénophobie latente de gérants ou d'employés perpétuant l'insidieux stéréotype d'une population manouche barbare qui ferait fuir la « bonne clientèle ».

Un discours d'autant plus problématique que Marie Dumora confronte ce marasme hexagonal à l'idolâtrie dont bénéficient à l'étranger certains musiciens comme Samson Schmitt, invité d'honneur du Festival Django Reinhardt de New-York depuis une dizaine d'années. Outre-Atlantique, la cinéaste trouve enfin un écho à l'amour qu'elle porte à cette communauté. L'œuvre exprime cette osmose manifeste entre Marie Dumora et ses protagonistes, son film est une déclaration d'amour à cette mouvance regrettamment méconnue en France : l'éponyme *Forbach Swing*.

—R. M.

Réalisé par Marie Dumora
— vendredi 22 mars à 21h15

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

Au-delà du film militant, Manuela Frésil réussit un film sur la brûlante question de l'accueil des étrangers en France. Grâce à la générosité de son cadre, qui accueille, où chacun peut entrer et sortir à sa guise, elle se concentre sur les enfants des familles kosovares et albanaises arrivées à Annecy en 2015, déplacées d'un endroit à l'autre dans un état provisoire perpétuel. Elle tisse petit à petit avec sa caméra des liens complexes avec les gens qu'elle filme, ce qui l'empêche de tomber dans le misérabilisme ou l'obscénité. Avec des questions frontales mais jamais invasives, elle rend compte de la précarité dans une intimité et un respect qui supposent une grande confiance instaurée avec ceux qu'elle filme. Se concentrer sur la vivacité des enfants permet d'insuffler un mouvement perpétuel au film, à travers leurs danses, leurs chants, leurs courses, leurs émerveillements, leurs ennuis aussi.

—J.J

Réalisé par Manuela Frésil
— mardi 19 mars à 18h30

UNA CORRIENTE SALVAJE

C'est l'histoire de deux pêcheurs, Chilo et Omar, qui semblent être les derniers hommes sur terre. Le film se déroule en « huis clos » sur une plage désertique, quelque part en Californie. Le jour, les deux amis pêchent pour survivre. Le soir, ils discutent et philosophent. Les thèmes de leur discussions sont universels : la nature, la musique, la peur, la vie après la mort, le deuil... Ils semblent coupés du monde extérieur et pourtant si proche de l'essence de la vie. Dans leur échanges les deux amis recréent leur propre monde, dans lequel le spectateur se sent tout de suite à son aise. Au fil du film et de cette « bromance » presque romantique, se dessinent les contours de leur amitié. Le résultat est un portrait captivant de l'homme et de la condition humaine. Chilo et Omar mènent une forme de vie sauvage rythmée par la pêche. Ils se promènent le long de la plage, se baignent pour profiter du coucher du soleil. Ils s'aident, s'écoutent, chantent, s'amusent ensemble. Deux êtres libres, avec l'innocence de deux enfants. On ne sait finalement que

peu de choses d'eux, de leur passé. Le film ne laisse entrevoir que de petits fragments de vie. Chilo, l'aîné, s'ennuie de voir toujours le même paysage, et Omar, de vivre parmi des gens malhonnêtes. Chilo est le plus critique des deux : pour lui, les gens sont tous des hypocrites. Sa vie antérieure ne semblait plus lui convenir. Ce choix de vie semble alors être un refuge, hors d'un monde auquel il ne s'adaptait plus. Dans cet environnement paisible et paradisiaque, l'histoire qui se construit entre les deux hommes, faites d'histoires et de complicité est touchante et captivante car la réalisatrice a choisi de les filmer de près, avec bienveillance, la caméra toujours placée entre les deux, comme pour inclure le spectateur dans les discussions, dans leur quotidien, en immersion dans la nature, qui compose un fond sonore présent tout au long du film. Une musicalité du réel à l'origine d'un film poétique, d'une justesse précieuse. Mais la réalité nous rattrape toujours, et le film rappelle que toutes les belles histoires ont une fin.

—J.V.G

Réalisé par Nuria Ibáñez Castañeda
— mardi 19 mars à 21h